

La sentinelle

Danielle Trussart

Numéro 76, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5332ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trussart, D. (2007). La sentinelle. *Brèves littéraires*, (76), 7–11.

Longtemps, j'ai regardé mes émissions après souper, emmitouflée dans mon fauteuil, en sirotant un thé. La soirée coulait. Maintenant, le bulletin de nouvelles terminé, je coupe le son. Plus rien d'intéressant à la télé. Ce qui les amuse me laisse indifférente. Un décor mouvant, rien de plus, que je suis des yeux jusqu'à l'engourdissement.

Parfois, je les aperçois là, sur notre bout de trottoir, pourtant bien loin de toutes leurs guerres, les cinquante morts irakiens du jour. C'est que la planète rapetisse de plus en plus. L'ignorions-nous avant, Léo ? Étions-nous trop occupés, nous aussi, comme ces passants qui ne remarquent rien ? Les glaciers fondent, les continents dérivent, les forêts disparaissent, le monde est sens dessus dessous, mais chacun continue de vaquer à ses petites affaires.

Ils ont été jetés les uns sur les autres, devant notre porte, et leur sang coule sur l'asphalte. Des enfants, des femmes, des hommes, pêle-mêle, entassés, immobiles. Sur les champs qui mènent au fleuve, je vois, en surimpression, le désert avec ses puits de pétrole en flammes, une rue de Port-au-Prince, de Kigali ou de Ramallah. Que puis-je pour ces gens-là ? Je ne sais plus prier depuis belle lurette et de toute façon, à quel dieu m'adresser ? Il aurait fallu qu'ils arborent un bracelet médical avec l'inscription appropriée : en cas d'urgence, me recommander auprès d'Allah, Vishnu, Jésus...

Chaque jour fournit son nouvel arrivage d'existences bousillées, son lot de chair à canon, de corps écrasés, violés, troués, mutilés, juste bons à jeter aux poubelles de l'histoire. J'imagine les femmes qui, en rêvant, les ont portés, ont guetté leurs premiers mouvements en elles, les ont scrutés à leur naissance pour s'assurer qu'ils

possédaient bien tous leurs morceaux. Elles les ont lavés, ces corps-là, allaités, bercés, soignés, habillés, caressés. Cet amour gaspillé, irrécupérable, se répand sur le sol, franchit le seuil de notre porte, envahit le salon. Mes pieds pataugent dans une mare écarlate. Ceux-là ne bougent plus, mais les autres, les exclus et les statuts précaires toutes catégories, ont traversé l'écran, envahi la rue et s'agglutinent maintenant sur chacune des vitres de la maison. Ils m'observent sans ciller. Les vois-tu, toi, au moins ?

Je ne devrais pas écouter le téléjournal ni m'approcher des fenêtres ? Ce n'est pas bon pour mon cœur ? Qu'est-ce que tu veux ? Que je le range dans mon coffre à bijoux ? Que je devienne un souvenir fragile enveloppé dans la dentelle ? Pourquoi ne pas me creuser un trou et m'y ensevelir tout de suite, tant qu'à y être ? Mais oui, je les prends, mes médicaments. Ils trônent au milieu de la table, dans la bonbonnière, mélangés avec les tiens, car il en restait encore plusieurs. Terminé les couvercles devenus trop difficiles à ouvrir et les petits caractères illisibles. Si un malaise se pointe, j'en pige deux dans le tas et les laisse fondre sous la langue, il paraît que c'est mieux. Au bout du compte, chacun finit par avoir son tour d'être mangé et, tu le sais bien, il n'y a de remède ni contre la réalité ni contre le temps. Pourtant, on se cramponne à l'existence même quand il ne nous reste plus, en guise de trésor, qu'un pauvre trousseau mité que l'on étreint avec ferveur.

Malgré tout, je dois te l'avouer, Léo, même si j'ai honte : les malheureux, dehors, après un moment, j'arrive à les ignorer, ils s'effacent. Je m'assoupis dans mon fauteuil ou bien je fouine à la fenêtre comme une sentinelle aux aguets. Personne ne me voit. En vieillissant, tu passes inaperçue. Tu deviens transparente et étrangère à ce qui t'était pourtant familier. À partir du moment où tu n'es plus dans la course, où tu échappes à la tyrannie de la séduction, tu n'existes presque pas.

D'ailleurs, j'appartiens à une espèce en voie d'extinction maintenant : les vraies vieilles. Les nouvelles sont de fausses jeunes embaumées de leur vivant : teintes, étirées, gonflées, liposuccionnées, elles avancent à reculons.

Ma vie est une scène sur laquelle je ne monte plus. Je préfère rester tapie dans la salle sombre, tranquille. Quand il ne se passe rien dehors, je chante des vers qui émergent, par fragments, sur l'eau noire de ma mémoire, des épaves que j'accroche bout à bout : « *Mon enfant ma sœur, ramons avec ardeur, le merle moqueur, ah ! comme la neige a neigé, les blés sont mûrs et la terre est mouillée, jamais je ne t'oublierai...* » Le temps s'emmêle et court dans tous les sens comme une pelote de laine entre les pattes d'un chat. Quelle heure est-il ? Quel jour sommes-nous ? Je l'ignore le plus souvent, mais qu'est-ce que ça change ? De toute façon, on ne quitte jamais rien : tout résonne infiniment en soi. Les autres, ligotés à leur bracelet-montre, ne le saisissent pas. Pour le moment. Qu'est-ce qu'on entend, Léo ? Un nouveau bombardement ? Mon train entrerait-il en gare ? Quoi ? Le tonnerre ? Oui, tu as raison, ce n'est que la pluie. La pluie, enfin. Qu'elle tombe, qu'elle lave tout, qu'elle m'emporte aussi.

Souvent, je me suis retournée sur la rue croyant reconnaître ton odeur, ton pas, ta voix. J'avais beau lire ton nom gravé dans le granit, suivre du doigt chacune des lettres qui le composent, c'était plus fort que moi. Un jour, il m'a semblé t'avoir aperçu, nageant sous la fine glace qui recouvrait le lac. Le lendemain, tu t'engouffrais dans une station de métro avec une foule d'inconnus, tu t'enfonçais dans la forêt où tu te confondais avec les arbres, tu filais vers les tropiques parmi les oiseaux migrants. Je ne parvenais jamais à te rejoindre. Finalement, à force de te parler, de m'attarder dans les parages des anciens jours, tu es réapparu sous les traits d'un spectre familier pour me donner la réplique et vivre à mes crochets.

Parfois, j'imagine le monde après, quand j'aurai cessé de l'ausculter, que les derniers stigmates de notre passage se seront effacés et que nous ne pourrions plus parasiter la moindre mémoire. Que deviendra-t-il ? Qui s'installera dans la maison où nous avons vécu, arrachera la tapisserie, abattra les cloisons, repeindra les murs ? Nos effets sont empaquetés dans des boîtes empilées près de la porte. J'ai rassemblé les papiers : certificats de naissance, de mariage, de décès, livrets de banque, garanties, testament, passeports, enfin tout. Un contrôleur en uniforme les réclamera, je suppose, au moment de franchir la frontière. Maintenant j'attends. J'attends mon train.

Tu te rappelles l'émission *L'homme invisible* ? Lorsque le héros désirait passer inaperçu, il n'avait qu'à retirer ses vêtements. C'est pareil pour moi : si j'ai le malheur d'enlever mes chaussettes, plus rien : hop, envolés les pieds ! Tu comprends ? Je disparaîs à la petite semaine. Je meurs par attrition, comme ils disent. Déboutonner cette enveloppe de peau translucide, devenue bien trop grande, avec mes mains fébriles, mes doigts noueux et croches. Cette chemise si mince, usée jusqu'à la trame, est couverte de taches. Le réseau de veines qu'elle recouvre transparait sans la moindre pudeur. Elle pend, délavée, sur son cintre tordu et saillant. Ma vieille peau, ma vieille tête dans laquelle veillent encore deux faibles lumières qui clignent, toujours étonnées. Et cette petite voix qui ne sait plus se taire. Et qui jacasse, et qui jacasse, enfermée dans son coqueron. Et qui recrache, comme dans une quinte de toux, des bribes de mémoire s'envolant en poussière aussitôt qu'on ouvre leur sarcophage.

Je suis ce sillon étroit, à moitié effacé, qui filait jadis jusqu'au fleuve, cette vieille goélette couchée sur son flanc, comme une île échouée sur la grève, une pensée arrivée à son terme. Je suis cet arbre regardant le vent disperser, par delà l'horizon, ses certitudes aussi bien que ses doutes, et qui assiste à son propre dépouillement, bras

tendus, offert, muet, serein presque. Je suis cette funambule affligée de vertige qui, d'un pas chancelant, achève sa traversée.

Tout au long de ma vie, en marchant sous le soleil, la pluie, la neige, à l'heure où la lumière étire ses dernières ombres, je me suis demandé : qu'est-ce que c'est, l'existence ? En pleurant ou même en riant aux éclats, je me disais : mais qu'est-ce que c'est ? En scrutant le fleuve au loin, les nuages, les étoiles, les yeux des autres : qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ? Maintenant, je n'ai plus de questions. Je quitterai la salle, comme la multitude qui m'a précédée et celle qui me suivra, ignorant le sens de ce film en langue étrangère, sans pouvoir en lire les sous-titres ni en apercevoir le générique.

En attendant mon train, je capte les clameurs du monde. Elles me parviennent déformées, en écho, comme le fœtus les perçoit à travers les pores de sa coquille. Je te rejoins bientôt, Léo, dans la blancheur de l'absence.